

Juin 1970

Notre devoir, vingt siècles plus tard

Le magazine "Paris-Match" a publié un long article sur un document extrêmement important qui peut nous dévoiler quelque chose de Celui que nous aimons.

Je l'ai parcouru rapidement, mais il m'a impressionnée.

Au cours de cette année, parce que les Gen l'avaient désiré, j'ai essayé de ne parler que d'un seul sujet : Jésus crucifié et abandonné.

Nous voulons connaître ce mystère, nous voulons le creuser.

Nous voulons voir, savoir, et comprendre, autant que nous le pouvons, ce qui peut être considéré comme le sommet de la passion de Jésus.

"Paris-Match" faisait état d'une étude effectuée sur le linceul, le Saint Suaire, qui a enveloppé le corps de Jésus lors de sa sépulture et qui est conservé à Turin. Les études faites sur cette extraordinaire pièce de tissu laissent à penser qu'elle est vraiment authentique.

Elle révèle quelque chose, et même beaucoup, sur le Christ lorsqu'il vivait son agonie, élevé là-haut entre terre et ciel.

C'est de ce Jésus Homme que je voudrais vous parler aujourd'hui.

Il m'intéresse beaucoup, parce que c'est dans cette chair qu'habitait son Âme, qui a traversé les terribles ténèbres de l'abandon.

Le linceul, comme le dit "Paris-Match", est lui-même un reportage ; il porte, en effet, de nombreuses traces du corps sacré du Christ. Il dit que Jésus était un homme fort et travailleur : la musculature de l'épaule et du bras droit le démontre. La musculature des jambes dit que c'était un marcheur, et nous en savons quelque chose, d'après l'Évangile.

Sa flagellation a été terrible : plus de cent coups, appliqués dans un ordre précis.

Cloué par les pieds, tout son corps, privé du moindre appui, tombait en avant, retenu seulement par les clous de ses mains.

La couronne d'épines n'était pas telle que nous avons l'habitude de l'imaginer. La présence de gros trous dans la tête indique qu'on avait planté sur sa tête une touffe entière d'épines.

Le visage, avec un œil tuméfié, ne serait pas ensanglanté comme le reste de son corps, ce qui confirmerait l'épisode de Véronique, tel que nous le connaissons par la tradition.

Un genou est blessé par une lourde chute.

Du sang de toutes parts.

Une épée a atteint son cœur, en passant par la base du thorax...

Douleur, douleur, douleur inénarrable, inconcevable.

Trois longues heures – une éternité – passées ainsi, sans perdre jamais connaissance.

J'ai compris que personne au monde ne peut dire qu'il ait jamais souffert comme Lui a souffert, et j'ai compris que Lui peut toujours dire quelque chose de plus à quiconque en ce monde est visité par une souffrance quelle qu'elle soit.

« Pourquoi Jésus a-t-il souffert ? », m'a demandé, il y a quelques jours, un jeune Coréen.

Il y avait une fracture à réparer entre Dieu et l'homme. Seul le prix qu'il a payé pouvait la réparer.

Il semble que soit passé, aujourd'hui, le temps où les chrétiens méditaient les douleurs de Jésus, révolu le temps où l'on suivait pas à pas sa montée au Calvaire. Ces pratiques sont tombées en désuétude, ensevelies sous la poussière ; elles ont été vidées de leur signification parce qu'elles n'étaient plus l'expression d'un amour vrai.

« Femmes, pourquoi pleurez-vous sur moi ? Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes » (Lc 23, 28), répète Jésus, aujourd'hui, à certains chrétiens qui n'ont qu'une compréhension superficielle des choses et qui portent en eux une piété pétrifiée ou presque, purement sentimentale.

Il y a deux choses qu'il faut comprendre, avant de pénétrer la douleur mystérieuse de notre Ami

crucifié, le vivant d'entre les vivants, pour tous les siècles.

Et c'est ceci : il a tout supporté par amour.

Et nous, nous devons répondre à son amour par notre amour.

Comment ?

Nous devons faire de chaque douleur physique, petite ou grande, qui nous touche, un don pour Lui, pour continuer en nous, vingt siècles après, sa Passion pour le salut du monde.

Car il nous a avertis : « Si quelqu'un veut venir à ma suite... qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Mt 16, 24 ; Mc 8, 34 ; Lc 9, 23).

Chiara Lubich

Extrait de "Gen", juin 1970 - éditorial